

Alla francese

Jacques Julien

Numéro 26, automne 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/15783ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Julien, J. (1985). *Alla francese*. *Moebius*, (26), 31–34.

JACQUES JULIEN

Alla francese

Le matin même, au petit jour, Chico s'enfuit. Il était, je dirais, cinq heures quinze, cinq heures trente, aux alentours, à peu près. C'est si loin cette histoire, faut pas trop m'en demander, je ne me souviens plus très bien. Et pourtant, tenez, regardez, là, mes yeux, des larmes, ça m'en tire encore, un vieux cheval comme moi, après tant d'années, pensez-donc. Alors ce matin-là quand le petit est sorti sur le seuil de sa cabane... Oui, la cabane par là, au bout de la Calle Grande, une sorte de réduit en tôle et en vieilles planches raboutées... Pour sûr, maintenant qu'on y pense, les Rodriguez, on aurait pu les aider. Mais vous savez ce que c'est: personne ne voit plus loin que son nez, et puis, un beau jour, ça éclate: le père est alcoolique, la mère est mourante. Il ne dessoulait pas, le vieux Ramon, imbibé de tout ce qui lui tombait sous la main. Ecroulée sur son grabat, la mère se survivait, pour ainsi dire, avec ses douleurs au ventre, maigre, maigre et puis jaune comme une cire de cierge. Finalement (j'abrège), les deux aînés, Antonio et Savarez sont morts ensemble dans un champ, à des kilomètres d'ici. Ces enfants-là auraient mangé des pierres. Ils ont dû avaler des champignons ou quelque saloperie comme ça. On s'est cotisé, au village, pour leur donner un enterrement convenable. Pas grand'chose: deux boîtes de carton ondulé enfouies en cachette, la nuit tombée.

Aussi, ce matin-là, au petit jour, quand Chico-le-petit... Oui, c'est le bébé de la famille. Enfin, ce qu'il en reste de la famille. Après la mort d'Antonio et de Savarez, les autres sont partis, ceux du milieu. Tenez, le blondin et la grande, là, sur cette photo de famille. Pas fameuse la photo, hein? Un photographe itinérant, un reporter qu'il disait, avait tiré leur portrait, ça doit faire un bon dix ans de cela, juste un peu avant leur

départ à Térésa et à Paco. Une belle fille, Térésa. Maigne mais avenante, intelligente, débrouillarde. C'est elle qui a entraîné son frère. Lui ne serait jamais parti, pensez donc. Il se tenait toujours avec son père. Deux vrais biberons. C'est Térésa qui choisit l'Amérique. Brooklyn, d'après les lettres qu'on a reçues dans les premiers temps avec un peu d'argent pour le père. Ensuite, plus rien. Ce qu'ils sont devenus, on ne sait pas. Chico s'est retrouvé tout seul. Le surnom lui est resté: Chico-le-petit. Oui, je sais, ça n'avait plus grand sens: il n'était plus le petit, il était l'unique, le dernier de ceux que le malheur avait dispersés aux quatre soleils.

Aussi ce matin-là, c'en était trop. Il partit lui aussi. «Parti pour où?»... Excellente question. Vous avez le sens de l'observation, vous, tiens donc. Et de la suite dans les idées aussi, de la logique. Ça se voit. Depuis le début: des sous-entendus, des soupirs, des froncements de sourcils, des interrogations muettes. Je vous vois venir. Alors, attention. Mettons les cartes sur la table. On ne m'en remontre pas facilement, vous savez. Je cause, je cause, je digresse, je n'ai l'air de rien comme ça, mais je ne perds pas le fil. Alors j'y reviens, à votre question. Excellente question d'ailleurs. «Pour où partit ce matin-là, au petit jour, Chico-le-petit?».

Mais pour le Pérou, voyons. Où avais-je la tête! Vraiment, vous ne saviez pas, je ne l'ai pas dit encore? Vous savez, j'en doute un peu. Vous m'avez bien suivi? Je ne vous ai pas perdu en route? Parce que, vraiment, si je ne l'ai pas encore dit que c'était pour le Pérou, je m'excuse, je suis impardonnable. C'est fou ce qu'on omet l'essentiel, parfois. Le souci du détail, le goût de tout dire, la nécessité même de tout dire, parce que rien ne m'irrite plus qu'une histoire obscure, farcie de digressions: les personnages apparaissent, tels des fantômes, sans existence, sans avant ni après, on ne connaît rien d'eux, leur famille, leur situation dans la vie. Comment comprendre, si on ne sait pas? Tout le problème est là: j'arrive sur scène, je lance ma réplique et je ressorts. Le spectateur n'a rien compris, forcément. Il ne peut pas. Il faut qu'il sache. L'essentiel, évidemment, on n'en parle pas. Il a payé, il est venu pour cela. Mais aussi, les détails, les pourquoi, quand, qui, comment, ça reste essentiel. Sans cela, comment communiquer, hein, dites-moi, comment établir une communication chaude, sincère, simple, qui soit autre

chose qu'une conversation d'ordinateurs, une intervention à froid, une agression, presque, de l'auditeur. Alors moi, j'en ai pris mon parti: tant qu'à raconter, le mec, il saura de quoi il retourne, les tenants et les aboutissants, les antécédents et les conséquents, sans pour autant perdre, et ça, je le répète, parce que c'est capital, sans perdre pour autant le fil de la conversation. Il ne faut pas noyer le poisson - sans offense - dans l'eau, et j'ai toujours soin, au bon endroit, de parsemer mon histoire de petits cailloux blancs qui permettent de retrouver son chemin, de rentrer à la noirceur, quand tombe la brûnante, entre chien et loup. C'est le secret d'une histoire bien racontée.

Ainsi donc, je m'étonne de n'avoir pas mentionné plus tôt le Pérou, destination de Chico-le-petit, lorsqu'il sortit ce matin-là, aux petites heures. Le Pérou: vous connaissez? Non? Ca alors! Ecoutez: on arrête un peu, si vous permettez. Faut pas m'en vouloir: c'est obligé. Si vous pigez pas, faut que j'explique, que j'éta-le, que j'élucide. Pédagogiquement parlant, il faut que j'éclaire votre lanterne. Voilà: lanterne, c'est très juste, c'est en plein cela. Pour votre lanterne, donc. Remarquez, le donc, ce n'est pas une manie. Seulement, la scolastique, ça cogne, ça nous vrille le crâne. Quand on entend ça pendant des années, forcément, ça ressort, ça suinte. S'agit pas d'en faire un drame. Seulement, faut savoir, faut être lucide. Donc, pour votre gouverne, le Pérou, c'est pas à côté. Ah, mais pas du tout. Même que c'est loin, très loin. C'est le Pérou, quoi! Faut pas chercher midi à quatorze heures, vous savez. Ca ne vous dit rien, le Pérou? Non? Vraiment, on peut dire que vous l'avez dure, hein! Drôlement! Sans rire! Et j'en ai vu, des bizarres, des bouchés, des cons, quoi, - sauf votre respect -, faut pas avoir peur des mots, faut pas craindre d'en mettre, des mots, quitte à synthétiser, au bon moment, à reprendre le fil.

Le Pérou, donc. Si vous connaissez pas, c'est difficile à expliquer, ici, en quelques lignes, je ne sais pas, moi, renseignez-vous, lisez quelque chose, allez voir un film, téléphonez à une agence de voyage, tiens. Je ne peux pas tout dire! Sans quoi, je ne la finirai jamais, mon histoire. Si je résume: Chico-le-petit, à l'aube, s'enligne sur le Pérou. Non, non, non! Ne me demandez pas pourquoi. Pas maintenant. Plus tard, je vous le dirai, en temps et lieu. Chaque chose en son temps, comme disait l'autre. Je raconte, je narre, mais je vous

observe, je vous analyse, en profondeur, je vous pénètre et je vous perce, hein. Je vois le manège: cause toujours, je te guette au détour, et vian! la question bête entre les jambes, les quatre fers en l'air. A d'autres. Vu. J'ai déjà vu neiger, monsieur. C'est pas à moi qu'on la fera... Alors: pourquoi? Simple: au Pérou, donc, pour retrouver Cazacouzéka. Etrange comme nom, trouvez-pas? Si, si, si: étrange. Je maintiens. Même au Pérou. D'ailleurs, vous connaissez pas. Alors, hein, taisez-vous, quoi! Tout de même. Ce qu'il faut pas entendre. Ça ne connaît pas, ça l'avoue carrément, puis, schlac, deux secondes après, ça vous conteste sur votre terrain. Des fois, je me trouve trop bon, allez, de vous raconter tout ça.

Cazacouzeke, la fille. Oui, oui, c'est cela. La fille de... Justement, Vous avez deviné. Je n'aurais pas cru, tiens. Vous n'êtes pas si bête, à la fin. Si vite! Bravo! Chapeau! Je m'incline. Vous êtes fort. Mais si, vous êtes fort, très fort. Il faut savoir accepter un compliment, quand on le mérite, et, entre nous, je ne parle pas pour ne rien dire. Eh oui! Cazacouzeke! quel souvenir! quelle remembrance! Sweet, sweet remembrance! Paris, Montmartre, la butte. Ah!... «Comment, Paris»? Vous m'agacez, à la fin. J'ai dit Paris. Parfaitement, mossieu! On ne voit pas très bien. On ne saisit pas. On cherche un lien, une liaison: Paris-Cazacouzeke, Pérou-Chico. Voilà: ça s'éclaire? Oui, bonne bête. Evidemment. Un petit effort. Vous n'avez aucune imagination, ou quoi? Vous le faites exprès? C'est l-i-m-p-i-d-e: Cazacouzeke et Chico. Parfaitement, à Paris, justement. Que je vous dis. Si, si, si. Alors, hein, Chico, il ne se tenait plus, il ne pouvait pas faire autrement. Fallait qu'il courre la rejoindre, Cazacouzeke, se retrouver, enfin, à l'aéroport, dans le grand hall d'arrivée, elle se retourne, le reconnaît, elle franchit la salle en courant, traveling parallèle. Un vrai conte de fées, une histoire comme on n'en fait plus. Un hasard, une chance inouïe.

Alors, voilà: au petit jour, Chico-le-petit, baluchon sur l'épaule, se frottait les yeux sur le seuil de sa pauvre cabane, en route pour le Pérou, à la recherche de Cazacouzeke, sa vision d'un jour, à Paris. C'est simple, c'est beau, c'est pur... C'est assez con, aussi, si je peux me permettre. Enfin, on fait ce qu'on peut.